

tête
-à-tête
Entretiens

08 2017

Revue d'art et d'esthétique / www.revuetat.com

DISPARAÎTRE

Craig Dworkin – Fabrice Gallis – Yannick Haenel
Hayoun Kwon – Émeric Lhuisset – Rafi Pitts
Dominique Rabaté – Philippe Rahm – Philippe Vasset

« S'établir dans le libre rien. Se maintenir dans le sans-attache »

ENTRETIEN AVEC
YANNICK HAENEL

Plusieurs éléments de l'œuvre de Yannick Haenel, écrivain français né en 1967, font directement écho à la question du « disparaître » : ses narrateurs sont des déserteurs qui ne cessent de se dérober ; la notion d'identité y est saisie comme un miroir aliénant dont il convient de se détacher ; la question de la liberté y est primordiale ; le vide, le calme et la solitude constituent des motifs récurrents et décisifs de ses textes ; ses livres mettent en place une poétique de l'errance ; la perspective d'une autre dimension d'existence y est avancée, voire valorisée... Questionner Yannick Haenel sur la volonté de disparaître – sur l'actualité d'un tel geste –, qui caractérise à la fois la dynamique interne de ses récits et sa posture d'écrivain, vise à cerner de plus près l'enjeu créatif de cette problématique.

Cet entretien a été réalisé à Paris en mars 2017.

CORENTIN LAHOUSTE (TÂT) : Disparaître, s'échapper, c'est l'une des qualités principales du narrateur de chacun de vos textes. Dans *Les Petits Soldats*, il s'agit de fuir la violence absurde du règlement d'un pensionnat militaire. *Introduction à la mort française* relate une double dérobade : de ce que Jean Deichel nomme « l'abjection française » et de « l'institut de la Maison Blanche », endroit où sont asservis les écrivains français. Les récits d'*Évoluer parmi les avalanches*, de *Cercle* et des *Renards pâles* débudent tous trois par une rupture sociale engagée par le narrateur. Enfin, avec *Je cherche l'Italie*, c'est la France (et « ses angles morts ») qui est abandonnée. Se dérober semble donc fondamental dans votre œuvre et vos narrateurs incarnent toujours – bien que de diverses manières – la figure du déserteur. Quelle valeur, quelle puissance accordez-vous dès lors au geste de disparition, de défection ? Est-ce le seul – ou le meilleur – moyen de commencer quelque chose ?

YANNICK HAENEL (Y.H.) : Je cherche un point qui relève de l'irréductible : un point où la société n'a pas prise sur nous. Pour l'atteindre, il est nécessaire de se dérober, de rompre avec ce qui est ressenti comme aliénant, de fuir ce qui restreint notre liberté. Et dans un second temps, de veiller à ne pas s'enfermer dans ce qu'on pourrait appeler le dorlotage de la fuite, car le hors-société est parfois une petite forteresse facile, où l'on se satisfait tout seul, loin des « humains suffrages » dont parle Rimbaud. Bref, il s'agit, en disparaissant socialement, de faire son lieu, de trouver un lieu. S'échapper non pour être tranquille, mais pour fonder – la fuite sans fondation n'est jamais qu'une manière de retarder la mort. Je cherche donc un lieu et, depuis une vingtaine d'années, je publie des fictions qui approfondissent cette recherche. Celle-ci a pris différents aspects, mais s'il m'est arrivé de donner à une telle quête des formes allégoriques, il me semble que ce lieu est la scène même de l'écriture. C'est dans l'écriture et par l'écriture que ce double mouvement – s'échapper et fonder à la fois – coïncide et peut s'accomplir. Le lieu peut avoir lieu dans l'écriture, pour le dire à la manière de Mallarmé. Voilà, il me semble que si quelque un disparaît dans mes livres – disparaît pour enfin vivre –, c'est parce qu'il cherche la parole. Dans un monde mort, seule la parole est vivante. Il s'agit, par une rupture avec le monde, d'atteindre cette parole, laquelle nous redonne le monde.

TÂT : Disparaître, c'est sortir du cours des choses, c'est s'extraire du mouvement du monde. Or, ce principe, c'est précisément celui que vous rapportez à la littérature, à cette parole qu'il s'agit de fonder. Par syllogisme, la littérature, c'est donc disparaître ? Quels liens possèdent littérature et disparition ? Comment ces deux notions peuvent-elles se faire écho ?

Y.H. : Il faut s'entendre sur le sens du mot « disparaître ». Il n'exprime pas pour moi le rien de la torpeur, mais une puissance de la pensée elle-même, un acte par lequel on se reprend. Il m'arrive de disparaître dans la pesanteur de la journée, mais c'est une mauvaise disparition, celle à laquelle nous assigne le programme de la société – c'est-à-dire de n'être pas

Pour lire la suite de l'entretien,
se procurer le numéro de la revue.

Voir : <https://www.revuetat.com>